

DANS LA SERIE: "SAMBRE ROUGE"

APRES LE COMBAT DU 23 AOUT 1914

Récit d'un soldat blessé à Heuleu: Monsieur Paul JAGUENAUD du 3/144^e RI française.

Monsieur JAGUENAUD est né le 2 mai 1893 à Chaniers, localité située à 7 km de la ville de Saintes en Charentes-Maritimes. Avec ses frères, il travailla d'abord à la distillerie de cognac familiale. En 1913, à l'approche de la Grande Guerre, il s'engagea volontairement à Bordeaux. Soldat à la 3^e compagnie du 144^e RI (Capitaine FEVRIER), il arriva à Lobbes le 23 août 1914 dans l'après-midi. Au cours du combat d'Heuleu, il fut blessé et ensuite fait prisonnier par l'armée allemande. Déporté dans un camp au bord du Lac de Constance où il souffrit souvent de la faim, il fut échangé en 1915 contre de grands blessés allemands prisonniers en France. Pendant son séjour à l'ambulance de Fontaine-l'Evêque à la rue de l'Enseignement, il fit l'admiration de son infirmière, Mariette Lafontaine, qui estimait beaucoup son grand courage au moment des soins douloureux et aussi ... d'autres qualités plus délicatement humaines. Plus tard, le cataclysme européen étant apaisé, Paul Jaguenaud rendit visite à son ex-infirmière qui ne l'avait pas oublié non plus. Ils s'épousèrent en août 1922. Ils établirent un commerce de vins et spiritueux à Fontaine-l'Evêque, ville qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort qui survint le 4 octobre 1985.

Très fidèle aux commémorations du souvenir il ne manquait jamais de faire visiter le champ de bataille de Lobbes aux membres de sa famille qui lui rendaient visite. En 1981, à l'intention de ses petits-neveux, il décida d'écrire son aventure de soldat. Il nous laisse ainsi un témoignage émouvant qui fait honneur à sa mémoire.



Paul JAGUENAUD

"Je ne sais s'il y eut beaucoup d'hommes épargnés. Je tombai évanoui, j'étais blessé par une balle explosive qui avait traversé ma main et réduit en bouillie mon poignet droit. Je venais d'échapper miraculeusement à la mort, car cette balle explosive avait été arrêtée par la crosse de mon fusil.

La nuit tombait; le combat prit fin. Après quelques minutes, je repris connaissance et j'entendis le clairon qui sonnait la retraite. Craignant une avance

des Allemands, je m'éloignai des premières lignes pour retrouver les compagnies françaises qui s'étaient regroupées non loin de la route Lobbes-Beaumont. Je rejoignis des blessés qui dans la nuit erraient comme des fantômes, cherchant le secours des brancardiers, mais il n'y en avait pas. En continuant ma marche, j'eus l'immense joie d'entendre la voix du Capitaine Février - je dis joie car il me semblait que je venais d'un autre monde - il était indigné et déclarait qu'il allait faire rapport pour signaler l'absence totale de brancardiers.

Quelques soldats m'indiquèrent une maison déjà remplie de blessés. Lorsque j'y arrivai, il n'y avait plus de place au rez-de-chaussée; le premier étage était composé de deux chambres; là aussi, plus de place: les blessés étaient allongés côte-à-côte. J'aperçus un petit réduit fermé par une porte étroite; là, il n'y avait personne et de surcroît, j'y trouvai un vieux matelas. Je fermai malheureusement la porte et quelques secondes plus tard, littéralement épuisé par la fatigue et la perte de sang, je m'endormis profondément. Vers deux heures du matin, j'entendis des cris de "Sauve qui peut". On criait de descendre, les ambulances étaient arrivées mais on craignait une avance des Allemands. Seuls les grands blessés étaient transportés par les brancardiers; les autres devaient se débrouiller.

Bien que j'aie entendus ces cris, je ne réalisais pas ce qui se passait, le sommeil était le plus fort, j'étais trop affaibli. Personne ne vint me prévenir.

Cependant, vers cinq heures, je fus réveillé par la douleur et par d'étranges voix venant du rez-de-chaussée. Je me levai et constatai que j'étais seul au milieu d'Allemands. Mon désespoir fut indescriptible. Je vécus là les heures les plus angoissantes de ma vie. Je désespérais de revoir ma famille, mes deux frères incorporés eux aussi. Les officiers nous avaient signalé les actes de barbarie des Allemands et

mis en garde. La peur d'être pris par les Allemands créait un état d'affolement, mais que faire?

Je retournai dans ce petit réduit, refuge pourtant bien illusoire; j'entendais au rez-de-chaussée toujours les mêmes voix et le même tumulte avec chants de victoire. J'apercevais un va-et-vient incessant. J'acquis la certitude que cette maison était devenue un poste d'observation.

Un espoir me vint: m'évader dès que la nuit serait venue, mais il fallait vivre 14 heures dans cette angoisse. Leur fureur, la veille durant le combat et leur façon d'agir sur le champ de bataille, que j'observais discrètement par la fenêtre ouverte, ne me rassuraient pas. (J'ignorais pourtant les atrocités commises le 22 à Tamines, Gozée et Collarmont).

Vers 20 heures, contre toute vraisemblance, les Allemands n'étaient pas remontés à l'étage, qu'ils avaient probablement visité durant la nuit sans pousser jusqu'à mon réduit. Je préparai alors tout ce qu'il fallait pour descendre le long d'un mur latéral de la façade; j'attachai deux draps l'un à l'autre et l'une des extrémités au milieu d'une planche qui allait reposer sur deux chaises sous les battants de la fenêtre ouverte.

Ce n'était pas sans danger, les Allemands étaient à 30 mètres autour d'un feu de bivouac mais je ne pouvais plus attendre, il me fallait des soins, je souffrais déjà atrocement de ma blessure et de soif. Je pus descendre sans être vu et je gagnai les bois environnants pour y passer la nuit. Dès l'aube, je sortis de ces bois, j'étais à bout de forces et pris heureusement une bonne direction - j'ignorais l'existence de Lobbes - je me trouvai sur les bords de la Sambre d'où j'aperçus un drapeau de la Croix-Rouge flottant sur un immeuble; c'était la Brasserie Halbreck à Lobbes.

Mais pour y accéder, il fallait franchir le pont gardé par quatre sentinelles. J'avais heureusement emporté des vêtements civils que j'avais trouvés dans la maison où j'avais séjourné. J'avais pensé que je pourrais avoir des difficultés pour circuler en uniforme et qu'arrêté par l'ennemi, je serais conduit dans un hôpital allemand où je serais victime de leurs décisions (cfr I).

Je pénétrai dans les bois pour recouvrir complètement mon uniforme, mon képi étant remplacé par une casquette et je marchai résolument vers le pont pour aller vers l'ambulance. Les Allemands me regardaient avec un grave étonnement, car la chaleur était déjà intense; pas un mot entre nous, ils me laissèrent passer. Cependant, sur le pont, je faillis être pris par une auto où se trouvaient quatre officiers allemands descendant à vive allure de la route de Beaumont; l'auto s'arrêta presque à ma vue, mais continua son chemin.

Quelques minutes plus tard j'arrivai à l'ambulance. Quelle ineffable joie de revoir des visages humains et de retrouver la vie. Je fus accueilli par une dame distinguée et charitable, mais contrariée par ma tenue insolite. Mon frère, déclara-t-elle, est accusé de recueillir des francs-tireurs et risque d'être fusillé. Je m'excusai très humblement et fus conduit auprès d'un officier allemand grièvement blessé et chef de l'ambulance. Il avait le genou brisé et souffrait beaucoup. Il me demanda immédiatement mon livret militaire et me dit énergiquement; Pourquoi vous êtes-vous présenté en civil? Je répondis que j'avais passé deux nuits dans le bois, où je grelottais de froid et de fièvre. C'est pourquoi j'avais endossé des vêtements civils. Il l'admit et déclara: "Fou êtes mon prisonnier". C'était un officier extrêmement distingué; il paraissait souffrir beaucoup, mais je remarquai que ses souffrances étaient compensés par les joies de la victoire de la puissante Allemagne.

Je reçus alors quelques soins et mangeai pour la première fois depuis deux jours. Le jeudi 27 août, mon état s'était aggravé. La gangrène était déclarée. Le médecin belge à l'égard de qui j'ai gardé une profonde reconnaissance, prit alors l'heureuse décision de me faire transférer à Fontaine-l'Evêque, où quatre médecins m'examinèrent; deux d'entre eux conseillaient l'amputation immédiate et les deux autres, dont le Docteur Despy, estimaient que l'on pouvait attendre 24 heures. Je leur dois d'avoir encore deux bras. Mais le matin du 23 août, avant le combat, aurais-je pu m'imaginer pareil dénouement, pareil destin, qui huit ans plus tard allait m'apporter un bonheur infini.

le 4 mai 1981

Paul JAGUENAUD

(1) Cette crainte était fondée: un mois plus tard, je fus conduit à l'hôpital de Bavière à Liège. A mon arrivée là, mes blessures étaient en voie de guérison, la plaie ouverte était un exécutoire. On me mit des pommades pour accélérer la cicatrisation. L'infection qui peu à peu disparaissait, s'aggrava en trois jours. J'eus une chance inouïe de rencontrer un médecin belge qui, fort de mon avis, me fit remettre dans le convoi de prisonniers qui partaient pour l'Allemagne.